



HAL
open science

“ La jument Liene dans Perceforest : un galop d’essai de la Bretagne à la Bourgogne ”

Christine Ferlampin-Acher

► To cite this version:

Christine Ferlampin-Acher. “ La jument Liene dans Perceforest : un galop d’essai de la Bretagne à la Bourgogne ”. C. Ferlampin-Acher. Perceforest, un roman arthurien tardif et sa réception , Presses universitaires de Rennes, p. 269-286, 2012. hal-01846318

HAL Id: hal-01846318

<https://hal.science/hal-01846318>

Submitted on 21 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La jument Liene dans *Perceforest* : un galop d'essai de la Bretagne à la Bourgogne
Christine Ferlampin-Acher
Université Rennes 2 CELLAM CETM

Le chevalier Estonné est, dans *Perceforest*, un de ces Ecosseis dont Jeanne Lods a montré qu'ils avaient la préférence de l'auteur, qui appréciait en eux la saine vigueur d'une chevalerie authentique. Dans le livre I, lors de la lutte de Perceforest contre le lignage félon de Darnant l'enchanteur, Estonné et Claudius, occupés à se restaurer, ont leur monture tuée trahissement par Dragon, un des fils de Darnant. Estonné repère alors parmi un troupeau une jeune et forte jument, « sy puissant et sy grande comme se ce fust le cheval du roy » (l. I, t. 1, 336). Il la monte aussitôt,

« combien que en icellui temps ung chevalier ne pouoit avoir plus grant blasme que de monter sur jumens ne on ne pouoit ung chevalier plus deshonnorer que de le faire chevauchier une jument pour le blasme. Et tenoit on depuis que c'estoit chevalier recreant et de nulle valeur ne ja puis chevalier qui amast son honneur ne joustoit a luy ne feroit d'espee neant plus que sur ung sot tondu. Mais Estonné ne regarda pas au blame, mais regarda au desir qu'il avoit de aidier son amy » (l. I, t. 1, 336)¹.

C'est cette jument qu'il chevauche pour se rendre au temple de Dardanon ; il l'attelle ensuite au chariot où se trouvent quatre chevaliers endormis qu'il conduit chez une demoiselle qui les libère de l'enchantement qui les a plongés dans le sommeil. C'est aussi cette même jument qui le mène au siège de Malebranche, temps fort de la lutte épique contre l'enchanteur félon. Finalement, lors du dernier combat, il revient à de vulgaires fantassins de tuer les montures d'Estonné et Claudius : la jument meurt.

L'importance des chevaux dans le monde médiéval, la stature de cette jument peu conforme au topos et aux pratiques², invitent à réfléchir sur la place et la signification de cet animal. La jument est anonyme dans la version de David Aubert, et nommée Lyenne dans les manuscrits A et B. Se pose, du fait de l'hésitation onomastique - le nom conférant un statut de premier plan que nie l'anonymat -, le problème de l'importance de cette monture, entre utilité et figure signifiante. J'ai déjà eu l'occasion de mettre en évidence la dimension burlesque de Liene, dans un article ancien consacré au cheval dans *Perceforest*³ : cette approche peut être complétée et mise en perspective par rapport à l'ensemble de l'œuvre, dont la cohérence magistrale doit être soulignée. Par ailleurs, la variance textuelle autour du nom de la jument apporte un éclairage intéressant quant à l'hypothèse que j'ai formulée dans mon livre *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un roman arthurien bourguignon*⁴, à savoir que *Perceforest*, même s'il retravaille des sources anciennes, est une œuvre du XV^e siècle, que la version de David Aubert pourrait fort bien être la plus proche du texte original du XV^e siècle, voire même ce texte original lui-même, David Aubert récemment promu « écrivain » de Philippe le Bon ayant cherché par une œuvre magistrale, à partir de travaux plus anciens, à impression favorablement son maître, peut-être dans l'espoir de suivre la belle carrière de

¹ Ed. ROUSSINEAU G., Genève, Droz, 2007.

² Bertrandon de la Brocquière, auteur à la cour de Philippe le Bon d'un *Voyage d'Outremer* fort intéressant, écrit qu'à Damas les autochtones n'ont pas honte de monter des juments. S'il note ce détail, c'est qu'il entre en contradiction avec ses repères personnels, tout comme l'attitude d'Estonné surprenait le lecteur bourguignon : « Et sont chevaux et jumens tous ensamble, desquelles j'ay veu de plus belles que de chevaux. Et n'a point de honte un grand maistre de chevauchier une jument, et le poulain vient après. » (*Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Brocquière*, éd. SCHEFER C., Paris, Ernest Leroux, 1892, p. 62).

³ « Le cheval dans *Perceforest* : réalisme, surnaturel et burlesque », *Le Cheval dans le monde médiéval, Senefiance*, t. 32, 1992, p. 228.

⁴ Genève, Droz, 2010.

Jean Wauquelin, qui, contrairement à David Aubert, réussit à être valet de chambre du duc, les autres copies de *Perceforest*, plus récentes, datant de l'époque où David a retrouvé une place importante, comme *escripvain* de Marguerite d'York.

Dans un premier temps, la dimension burlesque, carnavalesque et parodique des épisodes centrés sur la jument sera donc analysée et dans un deuxième temps, on reviendra sur le problème onomastique pour proposer quelques hypothèses.

La jument d'Estonné est d'emblée présentée comme une monture infamante, qui rappelle les mésaventures du Chevalier de la Charrette⁵, d'autant que lorsqu'il délivre les quatre chevaliers endormis par enchantement, il attelle la jument à un chariot dans une scène où le problème de la honte est clairement posé, une demoiselle lui expliquant :

« Vous vous ahontez pour la jument que vous chevauchiez. Encore seriez vous plus ahonté se vous meniez le chariot comme ung bouvier ! » (I. I, t. 1, 428)

Mais là où Lancelot subit l'opprobre sous l'emprise d'un amour qui le dépossède de lui-même, Estonné explique qu'il ne saurait y avoir de blâme puisque dans le chariot se trouvent, enchantés, les nobles Porus, Cassel, Perdicas et Lyonnell. Et quand on lui fait remarquer que des chevaliers « estranges », ignorant de l'identité des passagers, se « moqueroient » de lui s'ils voyaient la scène, il rétorque, avec une vigueur qui n'a rien à voir avec la passivité de Lancelot dans la charrette : « Tel m'en pourra moquier a qui je feray la teste rouge ! ». La verdeur d'Estonné, qui incarne une chevalerie solide, physique, presque rustique, fait que le rire (par exemple celui de Claudius qui assiste à la scène) estompe l'infamie.

Jane Taylor voit dans le détournement du *Chevalier de la charrette* un épisode où prime le ridicule, autour d'un Estonné qui « devient en quelque sorte le bouffon en titre⁶ ». Le texte met certes en œuvre la reprise décalée et parodique d'une situation et un personnage burlesques, mais à mon avis, il ne s'agit pas simplement de camper « le boute-en-train du *Perceforest* »⁷ mais de valoriser une chevalerie ancienne et rustique, sur le ton de la nostalgie souriante. Estonné, qui juste avant de rencontrer la jument a préparé dans la forêt de la viande de cerf selon le mode de la venaison confite rapprochée des pratiques écossaises⁸, sert de contrepoint à la chevalerie raffinée et courtoise, qu'Alexandre et Perceforest sont en train de mettre en place, et autour de laquelle se jouent des rituels élaborés, comme les festins somptueux, avec leurs entremets merveilleux. Le pique-nique d'Estonné et sa monture Liene, en parallèle à l'évocation des somptueuses entrées royales et des banquets dont le faste évoque la fin du Moyen Âge⁹, rappellent les mérites d'une chevalerie ancienne et rustique. La lutte contre le lignage de Darnant, qui présente d'assez nombreuses réécritures épiques, au moment même où les tournois, les rites curiaux, la courtoisie, se mettent en place, se situe bien en des temps héroïques, anciens, plus violents, moins raffinés, où Estonné et sa joyeuse rusticité ont leur place, tandis que le compagnonnage entre chevaliers est affirmé comme valeur première.

Estonné est un anti-Lancelot : le chevalier de la charrette était bien connu dans ce milieu bourguignon où *Perceforest* fut lu, ne serait-ce que par l'intermédiaire de la version du *Lancelot en prose* éditée par Annie Combes, qui se trouvait dans la bibliothèque de Philippe

⁵ Comme l'a noté J. TAYLOR, *Le roman de Perceforest. Première partie*, Genève, Droz, 1979, p. 27.

⁶ *Ibid.*, p. 37.

⁷ *Ibid.*, p. 37.

⁸ L. I, t. 1, 332. Voir le compte-rendu de FRAPPIER J., de l'ouvrage de J. LODS, *Le roman de Perceforest, Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 13, 1951, p. 392 et TAYLOR J., *op. cit.*, p. 27.

⁹ Le couronnement de Betis a donné lieu à des entremets féeriques (I. I, t. 1, 138ss). Plus loin l'entrée royale de Gadifer (786) sera longuement développée.

le Bon¹⁰. La monture infamante a pu être rapprochée par Gilles Roussineau d'un autre épisode du *Lancelot en prose*¹¹, dans lequel Sarraz, qu'on a désarçonné et à qui on a pris son cheval, monte le roncin d'un écuyer : « si li gietent pierres et bastons après le dos et li font tant de honte comme l'am porroit deviser ». De fait la honte du chevalier privé de cheval par un félon et moqué pour être sur une monture humiliante est croisée dans l'épisode de *Perceforest* qui nous intéresse avec la charrette d'infamie dans l'épisode où Estonné attelle la jument au chariot portant les quatre chevaliers enchantés. Cependant un élément inédit, absent des deux intertextes évoqués, attire l'attention : il s'agit ici d'une jument, et non d'un « roncin » comme dans les deux épisodes du *Lancelot*. Ce changement s'explique par le fait que la dimension parodique prend appui sur un comique de type carnavalesque, qui devait parler aux lecteurs médiévaux et conforter Estonné dans son rôle de force de la nature.

Estonné est en effet un chevalier dont le « luiton » Zéphir tente sans cesse de canaliser les pulsions sexuelles et c'est souvent au cours de scénarios carnavalesques, comme dans la scène de sabbat, que le chevalier est sanctionné, ce qui nous oriente vers le charivari autant que vers le carnaval. Dans les aventures où intervient la jument, les références carnavalesques sont particulièrement nombreuses. Dès le début, on explique qu'un chevalier qui a monté une jument est déshonoré au point que personne n'accepte de se battre contre lui « neant plus que sur ung sot tondu » (l. I, t. 1, 336). Estonné, dans cette scène, se déguise : n'ayant plus de lance, il prend un « planchon d'if fort et roide », l'aiguise et met au bout un fer de « glaive ». On a là à la fois l'exaltation d'une chevalerie rustique et un épisode de mascarade. Deux travestissements sont suggérés, l'un caractérisé par une inversion sexuelle (Estonné se déguise en femme en se juchant sur une monture habituellement destinée aux dames), l'autre marqué par un changement de statut social (Estonné le chevalier adopte une arme rustique et joue au fou). Ces déguisements sont dégradants et contribuent au burlesque, mais en même temps ils font d'Estonné un héros des temps anciens, sans raffinement inutile, loin des excès des cours du XV^e siècle : en quête de son compagnon Claudius dont la perte le rendra presque fou, le chevalier incarne l'amitié virile et le compagnonnage idéal.

La deuxième scène montre Estonné voulant poursuivre des chevaliers et cherchant à monter sur Liene, qu'il a laissé paître. Pour aller la récupérer il se couvre de boue : « et s'y faisoit sy ort de boe et d'ordure noire qu'il y aloit envis [...] ; dont il entra ou bray et en la boe. » (l. I, t. 1, 345). Les chevaliers qu'il suit refusent alors de se battre contre lui, car il s'est, à nouveau, « ahonté ». Il est comme fou (il « n'estoit pas bien en son sens par le meschief de son compaignon qu'il avoit perdu »). Le voyant dans un tel état et en plus monté sur une jument, tous se moquent de lui. On se met aux fenêtres, on le hue : « ilz le tindrent pour fol ». Et tous de lui jeter des ordures et de se moquer, en particulier le frère de Darnant, Fromont : « Gentil chevaucheur de jument, jouez devant nous de vostre maistrise ! » Estonné le tue de son « glaive mal taillié » (l. I, t. 1, 345). Il poursuit ensuite sa course dans la ville, toujours à la recherche de son compagnon Claudius, qui file à travers champs et traverse même une rivière, directement. La jument, qui court tantôt comme un lévrier (c'est la leçon du manuscrit de David Aubert f. 194v), tantôt comme un cerf (l. I, t. 1, 336), est un animal hybride, à cheval entre deux sexes et entre plusieurs espèces animales, qui renvoie à la transgression carnavalesque.

Cependant le carnavalesque n'a pas pour unique enjeu le comique ou la célébration d'une chevalerie authentique. Estonné dans la suite du roman, lorsque Zéphir s'occupera de lui, sera surtout attiré par les femmes et le « luiton » aura à cœur de canaliser ses pulsions vers le mariage et la saine procréation. Or au début du récit, avant l'apparition de l'esprit

¹⁰ *Le conte de la charrette dans le Lancelot en prose : une version divergente de la vulgate*, Paris, Champion, 2009, p. 24-25.

¹¹ Sarraz, ayant perdu son cheval dans un combat, monte un *roncin* et s'attire les quolibets (éd. MICHA A., t. V, Genève, Droz, 1980, p. 144).

protecteur et facétieux, Estonné est avant tout intéressé à protéger ses compagnons chevaliers et il a la même ardeur dans ses fidélités chevaleresques qu'il en aura avec les femmes. Estonné est un être de l'extrême. Lors de ses premières aventures, il est conduit à l'humiliation par son respect du compagnonnage ; plus loin il subira mille déconvenues par désir des femmes¹². Les deux tendances se succèdent dans le texte, et Estonné illustre peut-être, depuis sa jeunesse placée sous le signe du compagnonnage passionné jusqu'à sa maturité et son mariage, l'histoire d'une libido qui trouve peu à peu ses repères. Je rejoins là les analyses de S. Huot, qui voit dans le compagnonnage forcené d'Estonné et Claudius le « spectre d'une relation homoérotique »¹³, ce que confirme selon moi la bataille de Malebranche. En effet après que des fantassins ont frappé traîtreusement les montures d'Estonné –la jument- et Claudius, le cheval de ce dernier tombe, lui écrasant la jambe : Estonné alors vient à la rescousse : « Lors sault pardessus Claudion si qu'il fut entre ses jambes » (l. I, t. 1, 520), position étrange qu'il conserve longtemps, défendant son compagnon contre l'ennemi, « gardant son compagnon entre ses cuisses, deffendant son corps au puing et a l'espee » (523). Il garde cette posture jusqu'à ce que l'ennemi soit mis en fuite et que Cythora et ses demoiselles viennent le désarmer et s'occuper de Claudius. Si d'une part la substitution entre la jument et Claudius peut confirmer la lecture homoérotique de l'épisode, si elle peut renvoyer aux chevauchées burlesques de carnaval, elle a aussi pour conséquence de faire disparaître du texte la jument, finalement discrètement. De même que lorsque Cythora apparaissait au rai de la lune, il n'était plus question de la jument, et il en va de même quand elle arrive avec ses demoiselles pour soigner Claudius : la jument, qui représente peut-être la jeune sexualité d'Estonné, est gommée quand la différenciation sexuelle explicite entre demoiselles et chevaliers s'impose.

L'épisode prend alors son sens à être replacé dans l'ensemble des aventures d'Estonné et n'est en rien une digression marginale. Le bain que prend Estonné, monté, à la recherche de Claudius, sur le dos Liene dans une rivière a pour pendant les bains que Zéphir lui fera subir pour punir ses ardeurs amoureuses, en particulier pendant sa nuit de noces. L'eau sanctionne le feu. La chevauchée infamante, le badigeonnage de boue, les insultes, les rires, sont autant d'éléments qui se retrouvent dans les charivaris : la chevauchée burlesque et inconfortable sanctionne la déviance d'Estonné, que signale aussi le sexe de la jument. Deux épisodes sont construits en miroir : la chevauchée d'Estonné sur Liene, qui lui permet de conjurer ses pulsions homosexuelles, la chevauchée sur Zéphir (qui a pris la forme d'un cheval) qui suit la première rencontre du chevalier et du « luiton », qui inaugure ses multiples amours féminines et qui prend fin lorsqu'il refuse d'embrasser de vieilles sorcières. C'est une initiation sexuelle qui se lit à travers ces deux chevauchées : Estonné se détache de son attirance pour ses doubles masculins, puis repousse les vieilles femmes, avant de se lancer dans les aventures amoureuses avec de jeunes et jolies femmes, les seules susceptibles de servir la procréation, véritable obsession dans *Perceforest*.

Sylvia Huot rapproche un certain nombre d'épisodes, dont celui de Cerse la Romaine déguisée en homme, des accusations d'homosexualité qui ont couru contre Edouard II, dont les relations avec ses favoris, Piers Gaveston, puis Hugues le Despenser, ont donné lieu, en particulier chez Froissart, à des propos sans ambiguïtés¹⁴ : cependant le rapprochement historique, s'il peut valoir pour Cerse, figure hautement négative, ne saurait concerner Estonné, qui est un des piliers du roman et un personnage positif, malgré (ou peut-être à cause

¹² L'étude d'A. SOBCZYK (*L'érotisme des adolescents dans la littérature française du Moyen Âge*, Louvain Paris, Peeters, 2008) porte surtout sur les XII^e et XIII^e siècles : rien ne semble alors préfigurer ce que l'on trouve dans *Perceforest*.

¹³ *Postcolonial fictions in the roman de Perceforest. Cultural identities and hybridities*, Cambridge, D. S. Brewer, 2007, p. 150ss.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 153ss.

de) ses excès. Dans l'atmosphère plutôt épique qui entoure la lutte contre le lignage de Darnant (qui est un baron révolté), le compagnonnage étroit entre Claudius et Estonné et la chevauchée de Liene qui lui est associée me paraissent surtout s'expliquer par l'itinéraire affectif d'Estonné, qui, d'abord tourné vers un compagnonnage masculin (en partie épique) et sans mesure, se tourne ensuite vers les femmes, son évolution étant rythmée par deux chevauchées sur des montures étranges et a priori inadaptées : d'abord une jument, c'est-à-dire une femelle, puis Zéphir, un esprit, la dimension carnavalesque renvoyant à une sanction de ces excès, en même temps qu'à une joyeuse célébration de l'énergie vitale du chevalier.

L'évolution du personnage n'est cependant pas linéaire. Après la première chevauchée sur la jument, la demoiselle Chitora rencontre Estonné, qui reste muet devant sa beauté contemplée au rai de la lune et qui, courtois, rejette sa demande de l'aider à fourbir son épée, car, dit-il, ce n'est pas là un métier de femme (l. I, t. 1, 471). De même il refuse le repas que lui proposent les demoiselles, mais accepte qu'elles l'aident à revêtir ses armes pour aller lutter contre Bruyant. Sur le point de partir, il parle de son « cheval » (l. I, t. 1, 474), et non de sa jument. Commencant à instaurer une relation avec les femmes, il adopte, du moins dans ses paroles, la monture normale du chevalier. Mais sur le point de se lancer à l'assaut, aux côtés de son cher Claudius, il fait peu après à nouveau l'éloge de sa jument, qu'il dit préférer à n'importe quel cheval (503). Dans l'atmosphère épique des combats, on en revient à la situation initiale du compagnonnage masculin.

La construction est donc particulièrement soignée : la chevauchée d'Estonné sur la jument annonce l'épisode où il rencontre le « luiton » Zéphir qui l'emporte dans les airs au sabbat. Le parallèle entre les deux scènes ne tient cependant peut-être pas qu'à une analogie. En effet, Zéphir est une créature métamorphique, qui ne cesse, surtout dans la première moitié de la chronique, de changer de formes. Il n'apparaît explicitement que dans le livre II, près du château de Brane, lorsqu'il se présente à Estonné, qu'il lui explique qu'il est un « luiton » (ce que lui commente son compagnon Narcis), et qu'il l'emporte dans une chevauchée fantastique (l. II, t.1, 118-120), le déposant près du château Valentin, à la source de l'Escaut (124). Entre la jument et le cheval, les points communs sont nombreux, comme la grande taille ou le potentiel royal (Zéphir a un harnachement « si bien aourné [...] que se ce fust pour le roy Alexandre » comme la jument qui a la taille d'un cheval de roi). Les mêmes adjectifs (« roide », « puissant ») sont repris ; les attitudes d'Estonné sont comparables (« affichier es estriefz »), tout comme l'extrême rapidité des montures et les références à la folie (dans le cas de Liene, c'est Estonné qui est comme un « sot tondu », dans celui de Zéphir, c'est le cheval qui va « comme dervé »). La jument et Zéphir se ressemblent, au point que l'on peut se demander si la jument n'est pas en amont une apparition de Zéphir avant que celui soit identifié clairement. Cette hypothèse est corroborée par le fait que dans le songe d'Alexandre apparaît tout au début du texte un homme à la « noire chape » que le lecteur, a posteriori, identifiera comme étant le « luiton » bien que le récit ne soit pas explicite (l. I, t. 1, p. 69). Par ailleurs la tendance à établir des doubles entre ce qui se passe sur le continent (en particulier dans la Selve Charbonnière) et en Grande-Bretagne, invite à voir dans la jument, qui intervient en Bretagne, un double de l'équidé diabolique dont Zéphir prend la forme, près de Brane (dans le Hainaut). La jument pourrait être un avatar de Zéphir.

Cette lecture accorderait une certaine importance à la bête. Or celle-ci meurt sans que le texte (et le héros) lui accordent beaucoup d'attention. Le texte glisse rapidement sur la fin de la jument lors du siège de Malebranche. Alors qu'il se bat aux côtés de Claudius et que des « pietons » abattent sa monture (519), Estonné est « courroucié, car il veoit bien que mauvairement se pouoit deffendre » (519), mais le texte ne s'attarde pas plus sur la mort du cheval, qui disparaît du texte sans laisser de traces. Peut-être est-il escamoté parce qu'il est Zéphir, qui réapparaît, plus tard, sous de multiples formes.

Cette mise à l'écart rapide de l'animal souligne cependant son caractère épisodique, ce qui rejoint le problème de son nom, dans la mesure où le texte hésite à son sujet entre identification et anonymat. La jument est-elle une figure importante ou non ? A première vue, le problème pourrait se poser ainsi : si la jument est un simple accessoire (un cheval-jupon ?) dans une farce parenthétique, elle peut rester anonyme ; si elle préfigure Zéphir et surtout si elle problématise les relations amoureuses et sexuelles d'Estonné, elle doit porter un nom, féminin, comme « Liene ». Le manuscrit de l'Arsenal, celui de David Aubert, ne nomme jamais la jument. Les manuscrits A et B en revanche lui donne le nom de Lyenne¹⁵. On pourrait en conclure que la richesse sémantique est du côté de A et B, qui seraient sur ce point des témoins préférables. Cependant le problème de l'anonymat se pose en des termes plus complexes.

L'épisode de la jument est situé en Grande-Bretagne. Or les aventures qui ont lieu dans ces terres proto-arthuriennes, en particulier la lutte contre le lignage de Darnant, donnent lieu à des noms qui sont arthuriens (comme Darnant), épiques (comme Gerart), ou immédiatement symboliques, comme Malebranche, Lizart ou Dragon. Les demoiselles de la forêt portent des noms empruntés à la réalité du paysage, Falise¹⁶, ou à la végétation (Cithora, qui évoque la chicorée). En revanche, l'auteur ne semble pas mettre en place pour l'espace breton de stratégie étymologique, contrairement à ce qui se passe de l'autre côté de la mer¹⁷ et à ce que pratiquaient Geoffroy de Monmouth (que l'auteur traduit en amont de son texte¹⁸) ou Wace. C'est en revanche à l'espace bourguignon que sont associés les jeux étymologiques portant sur la toponymie, par exemple au sujet de Braine (rapproché de Branius, entre autres), de l'Escaut (qui doit son nom au géant Scal). Certains de ces jeux sont explicites, comme dans le cas de la Hollande associée au géant Hollant. D'autres sont implicites et plus difficiles et plus risqués à analyser, comme celui du Bossu, car ils laissent le lecteur et le critique dans l'incertitude malgré les réseaux de sens convergents, en l'absence d'indices explicites, sur le mode donc de l'énigme¹⁹. Le nom de la jument n'appartient à aucun des réseaux évoqués. L'organisation onomastique du texte inciterait à soupçonner l'authenticité de cette identité, d'autant que l'anonymat de la monture dans C, qui ne nuit à aucun moment à la clarté du texte, serait celui des romans arthuriens, qui ne nomment guère les chevaux de Lancelot.

Cependant dans A et B, la jument porte un nom, Liene, qui accorde de l'importance à la bête et invite à un travail d'interprétation, les noms n'étant jamais neutres au Moyen Âge et encore moins dans *Perceforest* qui, à maintes reprises, souligne que les appellations ont évolué, qu'elles ont une histoire et une signification. Si l'on examine la présence de ce nom dans A et B, on constate d'une part sa mauvaise insertion dans le texte, et d'autre part la concentration des attestations au début de l'épisode.

Dans A et B l'animal est nommé au moment où Estonné en prend possession :

« Estonné s'en vint en la moienne des jumens et ahiert l'une par la crigne et la tire hors de autres et l'emmaine vers la fontaine ou il avoit mis sa selle. Et quant il vint la, il prinst le frain de son cheval qui mort estoit et l'y met, et Lyenne toujours l'appella. Et prent sa selle et le met sur le dos et la çaingle bien et fort. » (l. I, t. I, 336)

¹⁵ Le livre I est donné par les manuscrits A : BnF fr. 345, B : BnF fr.106, C : Arsenal 3483 et 3484.

¹⁶ Ce nom peut aussi être une forme du féminin de Félix, mais elle laisse aussi entendre le nom « falaise », *falise* étant une forme picarde de ce mot.

¹⁷ Voir mon livre cit., p. 168ss.

¹⁸ Voir l'article de G. Veyseyre dans ce volume.

¹⁹ *Perceforest et Zéphir, op. cit.*, p. 108ss et 168ss.

Cette insertion, entre le « frain » et la « selle », n'est pas satisfaisante, alors que le roman, attentif à l'onamastique, est en général soucieux à la fois de motiver les noms et de les intégrer soigneusement au récit. Ce nom est repris, logiquement, peu après, au moment où le chevalier enfourche sa monture : « Quant Estonné fut monté sus Liene, il le²⁰ fiert des esperons » (l. I, t. 1, 336). Enfin, après quelques paragraphes concernant Claudius, le texte, sur une formule d'entrelacement, revient à Estonné et mentionne à nouveau le nom de la jument :

« Or dist l'ystoire cy endroit que sy tost que Estonné fut monté sur Liene [...], il fery Liene des esperons et elle se met au cours sy fort que Estonné dist a luy mesmes que oncques mais n'avoit trouvé si bien courant cheval que Liene couroit [...]. Lors fiert Liene des esperons » (l. I, t. 1, 339).

Par la suite, la jument ne sera plus nommée, alors même qu'elle est le centre d'épisodes importants qui contribuent à mettre en place, autour du chevalier, un réseau d'épisodes à tonalité burlesque et carnavalesque. Après que l'animal a été nommé de façon insistante dans le §339, une formule d'entrelacement, au §340, enchaîne sur le lignage de Darnant voyant venir Estonné sur sa surprenante monture : « Ilz se perçoient qu'il estoit monté sur une jument » (l. I, t. 1, 340). Dans cette occurrence, l'anonymat pourrait s'expliquer par l'ignorance des chevaliers du lignage de Darnant. Dans la suivante, il n'en va pas de même puisqu'elle est centrée sur Estonné :

« Après s'adresce en brochant sa jument [...]. Et ung aultre consieuvy il de l'espaule de sa jument [...]. Mais le chevalier, qui estoit oultre courroucié, n'arresta pas sa jument ».

Désormais, il ne sera question que de la jument : « ung chevalier ahonté chevauchant sa jument » (341). Pour un animal dont on nous a dit en amont qu'Estonné l'appela « tousjours » Liene, cet anonymat surprend, en particulier dans l'épisode des chevaliers endormis, ou bien pendant le siège de Malebranche. Plus encore, le texte, après avoir valorisé cette monture en la nommant, la néglige à deux reprises : lorsqu'au §471 une demoiselle trouve Estonné en train de fourbir son épée aux rais de la lune et l'aide à s'armer, on amène au chevalier « son cheval, qui tout appareillié estoit » (474), sans qu'il soit question de Liene ni même d'une jument. Le texte abandonne alors Estonné : lorsqu'on le retrouve au §503 en route vers le siège, au moment même où le texte insiste sur l'importance des noms (« sachiez que le chevalier qui avoit nom tel qu'il affieroit a luy [...] »), il est question de la jument, sans qu'elle soit nommée. Quoique valorisée par l'éloge qu'en fait son propriétaire, la bête reste anonyme :

« Et Estonné, qui senty sa jument forte et roide, dist a Claudion : « Compaignon, je ne vey oncques telle jument. Je l'ayme mieulx en ceste journee que le meilleur cheval de l'ost » (503).

Lorsque le bouillant Ecosais se lance dans la bataille, c'est bien sa jument qu'il éperonne, laissant derrière lui Claudius sur son cheval, beaucoup moins fougueux. Le texte abandonne

²⁰ Ce pronom « le » peut être un féminin. Dans le montre G. ROUSSINEAU dans l'introduction de son édition du livre IV (Genève, Droz, 1987, p. LV), le texte présente un certain nombre de traits picards et wallons, dont cette neutralisation du genre pour le pronom de troisième personne. L'ambiguïté de la scène, entre mâle et femelle, trouve peut-être un écho dans cette indétermination. Effet d'aubaine grammaticale, peut-être, dont on ne sait si le lecteur de la cour de Bourgogne était conscient : le lecteur moderne l'est en revanche, car pour lui la forme « dialectale » constitue un écart, ce qui n'était pas le cas au XV^e siècle.

Claudius et Estonné, pour faire entrer dans la bataille de nombreux autres chevaliers, dont le Bossu et Alexandre, Perceforest et Porus. On ne revoit Estonné qu'au §519, en difficulté, encerclé avec Claudius par dix chevaliers :

« Et sachiez qu'ilz s'estoient sy bien deffenduz que c'estoit deduit a veoir jusques a tant qu'ilz s'embatirent gens de pié entre euls qui leur enfondrent leurs chevaulx. Mais sy tost que Estonné senty sa jument affoiblir, il fut tout courroucié, car il veoit bien que mauvairement se pouoit deffendre, ne il ne son compaignons, a tant de gens. Et pour ce ne demoura que sa jument ne fondist et chey a terre. Estonné, qui estoit fort et viguerieux, sault sus entre les piez de la jument et embrache l'escu.»

Dans A et B, l'insertion du nom, dans une sorte d'incise qui d'une part interrompt l'enchaînement logique des gestes lors de la scène où le chevalier équipe sa monture et d'autre part annonce la pérennité d'un nom, qui en fait sera mentionné avec insistance dans la suite immédiate pour être ensuite complètement et définitivement abandonné dans des scènes où la bête joue pourtant un rôle important, pose problème. Par ailleurs, autant le nom contribue à donner de l'épaisseur à la créature (et en contexte l'auteur nous rappelle bien que le nom fait sens, au sujet d'Estonné), autant la jument finalement est évincée discrètement, d'abord par la mention d'un cheval dans une scène où on attendait la jument et finalement par une mort, qui, sans être complètement éludée, la met assez rapidement à l'écart, le récit se focalisant plutôt sur le cheval de Claudius, dans un empiement burlesque (le cheval de Claudius est sous Claudius, Claudius sous Estonné).

Dans A et B on constate donc la présence d'un nom dont l'insertion pose problème, ce qui peut laisser penser à un ajout, et qui est oublié rapidement, contre l'évidence d'une durée annoncée ; dans C, un anonymat qui est au contraire cohérent avec le rapprochement entre les deux montures étranges que monte Estonné et qui sont anonymes, la jument et Zéphir transformé en cheval. Contre l'évidence qui dans un premier temps nous invitait à privilégier la variante présentant un nom propre, ces constatations nous invitent à considérer que le nom de Liene ne fait pas partie de la couche première du texte, et qu'il a été ajouté, mécaniquement, car tout doit porter un nom, puis abandonné, le texte modèle maintenant obstinément l'anonymat. Dans cette perspective, les leçons de C qui ne nomment jamais l'animal, qui ne présentent aucune interruption dans l'enchaînement des gestes du chevalier qui équipe sa monture, paraissent plus satisfaisantes que celles de A et de B : dans C *jumens* remplace *Liene* dans toutes les occurrences des §336 et 339.

Une question se pose : pourquoi un copiste a-t-il nommé la jument Liene ?

Ce nom de Liene, Lyenne, me semble donc avoir été ajouté par certains manuscrits et ne pas figurer dans la version originale. Nommer cet animal qui joue un rôle étonnant n'est pas a priori une absurdité, et un copiste, ayant parcouru la suite du texte et noté l'importance de la bête, a pu se sentir autorisé à nommer l'animal: tout comme Gauvain le grand séducteur monte un Gringalet, il était logique qu'Estonné, lui aussi grand amoureux, ait une monture clairement identifiée. Par ailleurs ce nom s'intègre bien au réseau onomastique mis en place par le début du roman. On sait à quel point les noms propres sont importants en général dans le roman arthurien, comme l'a montré l'étude de Florence Plet pour le *Tristan en prose*²¹. Dans *Perceforest* une étude systématique des noms propres apporterait certainement des éléments intéressants : les interventions de la voix conteuse ne cessent d'attirer le lecteur sur la motivation, étymologique, psychologique, lignagère, des noms, et le lecteur, stimulé par ces indications explicites, est invité à pratiquer un travail de décryptage, cette fois-ci non plus de

²¹ PLET-NICOLAS, Fl., *La création du monde. Les noms propres dans le roman de Tristan en prose*, Paris, Champion, 2007.

l'explicite, mais de l'implicite, travail plus risqué certes, mais néanmoins appuyé sur la cohérence textuelle, la passion étymologique médiévale, et assuré par les affirmations et les exemples développés par l'auteur. Ce travail sur l'implicite est nécessaire, quoique très déstabilisant pour le critique moderne, livré à lui-même, et courant le risque de surinterpréter. Cependant, si l'on prend en compte la cohérence du texte, si l'on s'appuie sur les cas explicitement développés par l'auteur, de telles entreprises de décryptage sont légitimes et peuvent apporter des éléments nouveaux, comme c'est le cas, à mon avis, pour le Bossu de Suave²².

Si le nom de la jument est un ajout, finalement laissé de côté, il n'en demeure pas moins que le copiste qui a décidé de cette identité n'a pas procédé au hasard et que son choix témoigne de sa réception de *Perceforest*. Tout d'abord, ce nom s'apparente à d'autres formes, présentes en ce début de récit, comme « Lyenor », qui est le nom du fils de Sone, le fils aîné de Gelinant/Belinant du Glat : ce nom sonne arthurien, et annonce en *Perceforest* une préhistoire de la Vulgate, puisqu'on le trouve dans l'*Estoire del Saint Graal*, vers laquelle, comme le montre Noémie Chardonnens tend le texte²³. On notera au passage que ce nom, qui a pour variante Lynor, est épïcène : il est aussi bien porté par le duc du Château des Pucelles du *Tristan en prose* que par l'héroïne du *Guillaume de Dole*, ce qui n'est peut-être pas sans intérêt dans ce début de roman où le sexe de la monture d'Estonné pose problème. Quoi qu'il en soit, Lyenor, compagnon de son frère Persidès/Persidas, rencontre Perdicas et Lyonnel : entre ces deux groupes de chevaliers, la paronomase sert de base aux relations de compagnonnage. La jument Lyene porte donc un nom qui entre en système avec celui de Lyenor et celui de Lyonnel, ce qui l'humanise et renforce son lien de compagnonnage avec le chevalier. Par ailleurs, on note dans *Perceforest* une forte présence des noms féminins commençant par *Lis* (autour des personnages nommés Lisane, dont l'un apparaît justement en ce début de roman en contexte avec Lyenne, sous la double forme « Lisane », « Lysene » 310²⁴). Le nom de Liene ne surprend pas le lecteur : il est tiré vers le monde des hommes quand il résonne avec la tradition arthurienne ; la proximité, interne, avec celui de Lisene et Lisane, en revanche le féminise.

Cependant, outre l'intégration à l'onomastique arthurienne et la cohérence à l'intérieur du système des noms à l'intérieur même de *Perceforest*, « Liene » a pu être choisi par un copiste parce qu'il désigne aussi une rivière, la Liane (du fait de l'ouverture des voyelles nasales, les « Liene » et « Liane » se prononcent de même), qui se jette dans la Manche à Boulogne. La scène se joue certes en Grande-Bretagne, mais c'est lors de la bataille de Malebranche que l'auteur commence à donner des indices onomastiques qui contribuent au glissement vers les Pays-Bas bourguignons : le Bossu est présent à la bataille de Malebranche où meurt Liene (§512 et 514 pour le Bossu et 519 pour Liene), et fait entendre le nom de la cité de Boussu, en Hainaut. De même que depuis le début du récit, certaines transpositions suggèrent un parallèle entre le passé breton et le présent bourguignon, le passage de l'onomastique bretonne et/ou arthurienne à des noms qui peuvent avoir des résonances bourguignonnes contribue, précocement, au glissement vers les Pays-Bas, que le déplacement physique par delà la mer

²² FERLAMPIN-ACHER C., « *Cristal et Clarie et Perceforest* : un problème de taille, du petit chevalier au Bossu de Suave », GINGRAS F., LAURENT F., LE NAN F. et VALETTE J.-R. (dir.), *Furent les merveilles prueves et les aventures trueves* : hommage à Francis Dubost, Paris, Champion, 2005, p. 81-95, « *Perceforest*, entre Pays-Bas et Haute Bretagne : élargissement à l'Est et *translatio imperii* », CASSARD J. -C., GAUCHER E., KERHERVE J. (dir.), *Vérité poétique, vérité politique. Mythe, modèles et idéologies poétiques au Moyen Âge*, Brest, CRBC, 2007, p. 147-164 et *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 48ss et 108-116.

²³ Voir son article dans ce volume.

²⁴ Sur l'importance de ce nom, en particulier dans le Conte de la Rose, voir FERLAMPIN-ACHER C., « Lisane dans le livre VI de *Perceforest* : invention et enjeux intertextuels autour du conte de la Rose », FERLAMPIN-ACHER C., HÜE D. (dir.), *Actes en ligne du 22^e congrès de la Société Internationale Arthurienne, Rennes 15-20 juillet 2008*, <http://www.uhb.fr/alc/ias/actes/index.htm>.

du Tor et Estonné confirmera. De même que Zéphir, qui prend la forme d'un cheval pour emporter Estonné au sabbat, est lié à l'Escaut, de même son prototype (voire son premier avatar) Liene serait lié à une rivière, la Liane. Dès lors la « fontaine » qui apparaît en contexte lorsqu'Estonné lui met sa selle lors de leur première rencontre ne serait pas qu'un indice vide, mais prendrait une signification importante et désignerait une source (336, 25). Une hypothèse serait donc que ce nom, outre qu'il s'intègre parfaitement au système onomastique du texte, a été bien choisi par le copiste : celui-ci aurait perçu la logique du récit, interprété la jument comme un prototype du cheval Zéphir, perçu le glissement onomastique de Bretagne en Bourgogne, ce qui signifierait qu'il n'aurait pas copié passivement le texte, mais qu'il l'aurait lu, assimilé, avant de se lancer dans son travail. La dimension bourguignonne de l'onomastique dans *Perceforest* et le souci de prendre en charge les divers territoires bourguignons a pu suggérer, au moment de la reprise de *Perceforest* dans les années 1470²⁵ d'associer la jument à une rivière (comme dans le cas de Zéphir et l'Escaut) et à un territoire bourguignon important (car frontalier et ayant été sous domination française), le comté de Boulogne : la Liane se jette dans la mer dans cette cité, qui fut l'objet de la convoitise de Philippe le Bon, qui en prit possession en 1422²⁶. A la jument la Liane, à Zéphir l'Escaut : deux fleuves, qui plus est, qui se jettent donc dans la mer, et à ce titre suggèrent la possibilité d'un passage de la Grande-Bretagne au continent. Certes, il ne s'agit là que d'une hypothèse, incertaine, mais qui permet de rendre compte du choix du copiste qui a introduit ce nom pour le moins étonnant (et d'autant plus surprenant que les pratiques médiévales vont plutôt dans le sens du conformisme quand il s'agit de nommer).

Ce nom, qu'un copiste lecteur de *Perceforest* aurait éprouvé le besoin d'intégrer, est le signe d'une réception qui valorise la jument, ce qui me semble se confirmer une cinquantaine d'années plus tard. Cette jument vigoureuse (dès la première présentation l'auteur insiste sur sa taille (« sy puissant et sy grande comme se ce fust le cheval du roy » l. I, t. 1, 336), qui est au cœur d'épisodes à tonalité burlesque, peut être rapprochée de la grande jument des Flandres, qui des *Inestimables chroniques gargantuines* et des *Admirables chroniques gargantuines* jusqu'à Rabelais porte Gargantua. Dans les *Inestimables Chroniques* (1532), il est question de la grande jument faite par Merlin pour porter les père et mère de Gargantua (p. 118ss), jument qui, dit l'enchanteur, les emportera *sans faillir* si on lui tourne la tête vers l'Occident (p. 120). Cette « grant jument » (p. 121) devient la jument de Gargantua et déboise la Champagne et la Beauce et c'est pour elle que le géant vole les cloches de Notre-Dame (p. 125). Quand Merlin veut emmener Gargantua en Bretagne, la jument refuse de passer la mer :

« Merlin voyant que Gargantua vouloit aller après luy dist que il la laissast aller et qu'elle alloit en Flandres et que ladicte jument estoit chaulde et pourroit estre couverte de beaulx poulains dont les Flamanz auroyent de la rasse et que une autre foys la pourroit reconvrer. Mais tant y fut ladicte jument qu'elle fist poulains et poulaines, pourtant saichez que de ycelle est venu le nom des grans jumens des Flandres. » (p. 126)

Dans les *Admirables*²⁷ de même, Gargantua vole les cloches de Notre-Dame pour pendre au cou de sa grande jument, qui est présentée comme étant à l'origine d'une race équine

²⁵ Voir mon livre *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 409 et mon article « *Perceforest* et la mémoire arthurienne : conserver et détourner, les aléas du succès (nouvelles propositions autour de la tradition manuscrite) », à paraître dans les actes de la journée d'étude organisée le 19 novembre 2010 par le Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques, Brest, Université de Bretagne Occidentale, sous la direction d'H. BOUGET, M. COUMERT et H. TETREL.

²⁶ Ce qui fut confirmé lors du traité d'Arras en 1435 (voir HELIOT P., « Louis XI et le Boulonnais », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 100, 1939, p. 114-115. La situation perdue jusqu'à la mort de Charles le Téméraire).

²⁷ Ed. LAUVERGNAT-GAGNIERE Ch. et DEMERSON G., Paris, Nizet, 1988, p. 194

particulièrement forte originaire de Flandres : sur les conseils de Merlin, Gargantua laisse sa grande jument aller

« vers le pays de Flandres et aussy luy dist qu'elle estoit encores chaulde et pourroit estre couverte de quelques beaulx poullains dont les Flamens auroient de la rasse et que une autre foys la pourroit recouvrer, mais tant y fut ladite jument qu'elle fist poullains et poullaines pour tant saichez que d'icelle est venu le nom des grands jumens de Flandres. » (p. 200)

Cette anecdote repose sur le fait qu'il existe une race de jument flamande réputée pour sa robustesse d'une part et d'autre part sur une possible facétie établissant une équivalence entre les femmes et les juments. Entre les *Chroniques Gargantuines* et l'épisode de Liene dans *Perceforest* il me semble qu'on peut établir une assez forte analogie, le personnage de Gargantua apparaissant dans les *Chroniques*²⁸ en contexte arthurien, et les éditions de *Perceforest* de 1528 et 1531-1532 ayant certainement précédé de peu: dans les deux cas, il s'agit de retravailler la matière arthurienne, sur le mode burlesque ; la grande jument de *Pantagruel* et celles des chroniques sont apparentées²⁹, même si la référence aux Flandres n'est plus présente chez Rabelais. La réception que les *Chroniques Gargantuines* font de la jument, ancêtre des juments de Flandres, très prisées au Moyen Âge comme à la Renaissance, confirme l'idée que la jument d'Estonné pouvait être associée à un terroir. La vigoureuse jument qui porte le nom du fleuve qui coule à Boulogne évoque la race des Boulonnais, réputée et confondue au Moyen Âge avec les chevaux des Flandres³⁰. Pour le lecteur médiéval, comme pour celui des années 1530, la grande jument de *Perceforest*, monté par un des conquérants de la Selve Carbonnière, pouvait être l'ancêtre d'une race bien connue. Ainsi, du copiste qui choisit de la nommer Liene aux *Chroniques Gargantuines*, la grande jument burlesque, d'Estonné à Gargantua, serait au cœur d'un transfert narratif de la matière arthurienne vers les terres bourguignonnes du Nord et d'une célébration de ces puissants chevaux, des Flandres ou boulonnais, dont la réputation était bien assise.

Cette communication sur la jument d'Estonné me semble finalement permettre des conclusions et suggérer des pistes:

- L'intérêt de l'épisode dans la « conjointure » d'ensemble du roman, comme préfiguration du cheval Zéphir qui maltraite lui aussi Estonné, sa dimension burlesque et son comique de type carnavalesque, me paraissent certains ;
- Le « spectre homoérotique » proposé comme horizon au compagnonnage d'Estonné et Claudius, analysé par Sylvia Huot, me semble, de façon très vraisemblable, confirmé par la scène où Estonné chevauche véritablement Claudius, écrasé par sa monture ; en revanche, la référence historique à la réputation sulfureuse d'Edouard II ne coïncide guère avec le personnage d'Estonné, en qui on peut plutôt voir l'exaltation d'une chevalerie rustique, charnelle, primitive ;
- Mes hypothèses selon lesquelles, même s'il est avéré, comme l'ont montré Gilles Roussineau, Anne Berthelot et Janet Van der Meulen³¹, qu'il a existé des strates anciennes, le remaniement opéré vers 1450 est d'une telle ampleur qu'il aboutit à une œuvre nouvelle, peut-

²⁸ Voir LEFRANC A. *Les traditions populaires dans l'œuvre de Rabelais*, 1907, p. 45ss.

²⁹ Voir FRANÇON M., « Des *Chroniques Gargantuines* à *Pantagruel* », *Modern Philology*, t. 53, 1955, p. 82-87.

³⁰ Voir VISEUR, J., *Histoire de la race chevaline boulonnaise*, Arras, Imprimerie D. Malfait & Cie, 1896.

³¹ BERTHELOT A., « From one mask to another: the trials and tribulations of an author of romance at the time of *Perceforest* », GREENE V. (dir.), *The Medieval Author in Medieval French Literature*, New York Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2006, p. 103-115 ; VAN DER MEULEN J., « Simon de Lille et sa commande du *Parfait du paon*. Pour en finir avec le *Roman de Perceforest* », CROENEN G. et AINSWORTH P. (dir.), *Patrons, Authors and Workshops: Books and Book Production in Paris Around 1400*, Louvain, Paris et Dudley, Peeters, 2006, p. 223-238.

être due à David Aubert, me semble confirmé par le fait que l'anonymat de la jument, dans C, correspond à une strate plus authentique et moins fautive du récit que son nom, présent dans A et B ;

- Cependant on peut émettre l'hypothèse que les manuscrits A et B témoignent à la fois d'une lecture attentive et intelligente, et d'une réception consciente des enjeux politiques régionaux liés à *Perceforest* quand ils donnent, peut-être, à la jument le nom d'un fleuve ;

- Le rapport avec la grande jument des *Chroniques Gargantuines* et de *Pantagruel* est hypothétique, mais il est possible que le travail sur la matière arthurienne qu'a mené *Perceforest*, édité peu avant que ne soient composées les *Chroniques*, ait intéressé les auteurs de ces textes encore trop peu sollicités par les médiévistes : ils auraient eux aussi reconnu dans la jument burlesque un cheval des anciens Pays-Bas bourguignons, passés au pouvoir de Charles Quint.

Noyé dans la masse des six livres de *Perceforest* le nom de la jument d'Estonné n'est qu'un détail : il nous a permis cependant d'explorer la tradition manuscrite, d'éclairer la construction du roman, d'examiner l'arrière-plan folklorique, d'aborder le texte sous l'angle des « gender studies », de réfléchir aux enjeux politiques et d'émettre une hypothèse quant à la réception. L'ampleur et la richesse du texte laissent imaginer ce qu'il reste encore à faire.